

Les significations et les dimensions sociales du sport

Sport et identité nationale

Sport
et société
Cahiers français
n° 320

Les significations
et les dimensions
sociales du sport

38

Le sport occupe une place de choix dans le processus de construction des identités nationales, ce qu'illustre parfaitement l'exemple du football en Europe et en Amérique du Sud. Fabien Archambault et Loïc Artiaga analysent la manière dont s'est opérée l'exportation de certains standards sportifs au cours des deux siècles passés et les résistances culturelles que cela a pu susciter.

Après la Première Guerre mondiale, les compétitions sportives ont été de plus en plus associées par les États à des enjeux de prestige et ont nourri des systèmes de représentation plus ou moins affirmés.

C. F.

La définition de l'identité nationale ne procède aucunement d'une évidence naturelle. Désignant à la fois un sentiment d'appartenance et la conscience de faire partie d'un ensemble national, elle est une construction qui s'inscrit dans le temps. Le premier exemple de création d'une identité nationale se situe en Angleterre au XVIII^e siècle, lorsque la vie politique se stabilise et que la société britannique entre de plain-pied dans l'ère de la modernité libérale (1). Au nombre des actes fondateurs de la nation anglaise, on trouve aussi bien *God Save The King*, adopté comme hymne par la monarchie vers 1750, que le cricket, dont les règles sont fixées au même moment. Le sport, activité physique réglementée et codifiée, mettant en jeu l'effort et l'adresse, exercée de façon individuelle ou collective et dont la pratique suppose un entraînement méthodique, est lui aussi le produit de la société contemporaine et de l'essor des nations. Le sport n'est pas la seule pratique corporelle ayant contribué à la construction d'une identité nationale.

Au XIX^e siècle, les sociétés de gymnastique allemandes, tchèques, italiennes ou françaises mettent les corps au service de la patrie. Mais, exempts de toute confrontation transnationale, ces mouvements ont avant tout une fonction de cohésion interne. L'expansion du sport sur une échelle planétaire, puis le développement de compétitions internationales modifient les enjeux. Les logiques d'acculturation ne s'opèrent plus seulement au sein des sociétés, mais également entre elles. L'émergence de sports typiques et « nationaux », mais aussi l'investissement et la coloration particulière, par les États-nations en voie de constitution, de jeux diffusés mondialement comme le football, nécessitent d'éclaircir les processus historiques qui les conduisent, sur le plan des représentations et des pratiques sportives, et de saisir les ressorts du prestige qui en résulte.

L'invention des traditions nationales : l'exemple du football

Grande-Bretagne...

L'exemple britannique illustre comment identités sportive, sociale et nationale en viennent à se confondre. Dès les années 1860 s'amorce en Grande-Bretagne la descente du football vers les masses. Longtemps réservé à une élite, il constitue un modèle de référence pour des classes moyennes en quête de légitimité. Puis, à la fin du XIX^e siècle, il devient pour beaucoup une pratique et pour le plus grand nombre un spectacle. Il joue dès lors un rôle décisif dans la construction de l'identité ouvrière en nourrissant un imaginaire collectif qui lui est propre. Dans l'entre-deux-guerres se parachève l'« invention d'une tradition » (2) : les palmarès des clubs sont là pour témoigner de leurs exploits qu'on se remémore et qu'enrichissent les joutes hebdomadaires. La solidité des représentations sociales attachées au football tient en grande partie à la force de leur enracinement dans la mémoire. Le football devient aussi un sport populaire au sens où cette catégorie est politiquement construite, entre autres, grâce à lui. À la fin des années 40 et au début des années 50, on parle ainsi des matchs des championnats du samedi après-midi comme du *Labour at pray* (le « Labour en prière »). L'expression fait référence au Parti travailliste dirigé par Clement Attlee, celui du raz-de-marée des élections de juillet 1945, qui représente les intérêts d'une classe ouvrière homogène et taylorisée, et qui l'intègre définitivement dans la nation du *Welfare State*.

(1) A.-M. Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, coll. « L'Univers historique », 1999.

(2) E. Hobsbawm, T. Ranger (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

... Amérique du Sud...

Les fondateurs des clubs de football en Europe et en Amérique du Sud sont des courtiers, des agents d'assurance, des techniciens, des étudiants anglais mais aussi suisses et danois. Ce sont les promoteurs et les agents de la seconde révolution industrielle qui, au cours de leurs pérégrinations, acclimatent leur culture sportive. Car ils sont les vecteurs d'une culture anglo-saxonne plus que d'une identité anglaise. Ainsi, dans le club des *Grasshoppers* de Zurich, au début du XX^e siècle, les joueurs parlent anglais entre eux alors qu'aucun Britannique n'apparaît dans l'effectif. Cela laisse le champ libre aux processus d'appropriation par les sociétés réceptrices. Par exemple, en Argentine, le football, pratique distinctive des élites bourgeoises anglophiles après qu'il a été introduit dans les années 1860, est investi de préoccupations nationalistes. Le projet de bâtir une nation forte en forgeant une histoire patriotique et en s'appuyant sur une « race » régénérée trouve sa traduction dans un style de jeu viril (la *grinta*), propre aux autochtones « créoles » de Buenos Aires et que l'on veut supérieur au modèle anglais. Le football et son imaginaire apportent une contribution essentielle à la genèse de l'identité argentine (3). L'Uruguay reproduit un même mécanisme d'appropriation nationale et populaire mais par le biais des premières compétitions internationales. Pour ce petit pays objet des convoitises de ses deux voisins, les victoires aux Jeux olympiques de 1924 et 1928 sonnent comme une reconnaissance de son existence dans le concert des nations. L'engouement des Uruguayens pour leur équipe nationale culmine à l'occasion des victoires contre l'Argentine et le Brésil lors des finales de la Coupe du monde, pour la première en 1930, justement organisée par l'Uruguay, et celle de 1950 organisée par le Brésil. Ils avaient trouvé le symbole de la modernisation réussie d'une nation qui se présentait comme la plus démocratique et la plus évoluée d'Amérique du Sud.

... Italie ...

La passion collective des Italiens pour le football met elle en lumière les modes d'appropriation et d'inscription dans les rapports sociaux de la culture sportive. Son élaboration par les élites est une condition nécessaire mais non suffisante. Les acteurs sociaux qui contribuent au développement du football en Italie sont tous liés au monde de l'industrie et du commerce et apparaissent, dans un pays à l'aube de son processus d'industrialisation, comme les prophètes d'un nouveau style de vie. Le jeu évoque les idées du progrès, de la modernité et de la démocratie et devient la pierre de touche pour faire la part entre passésistes et innovateurs, conservateurs et modernistes. Il est récupéré par le régime fasciste auquel les victoires aux Jeux olympiques de 1936 et aux Coupes du monde de 1934 et 1938 fournissent des arguments de

propagande tant intérieure que sur la scène internationale. Dans l'après-guerre, les élites politiques considèrent les formes de sociabilité associative qui lui sont liées comme un moyen privilégié de promouvoir leurs projets. Ces stratégies d'encadrement politique et d'enracinement social de l'Église, de la Démocratie chrétienne et du Parti communiste italien sont à la fois conflictuelles et convergentes : elles renforcent la centralité du football car toutes participent à la création d'une « tradition » déclinée selon des modalités spécifiques du nord au sud de la péninsule, des masses aux élites, par les catholiques et les communistes.

Le spectacle footballistique, qui connaît un développement considérable, représente lui aussi un facteur d'unification nationale en créant les conditions d'un discours social commun. Vecteur d'une culture de masse, le football sait concilier son succès avec les cultures locales, assurant une continuité avec les traditions campanilistiques. Le *tifo* pour les équipes des « petites patries » renforce les identités locales traditionnelles, mais elle finit aussi par stimuler les communications entre les « cent capitales de l'Italie » par l'entremise de championnats et de compétitions dont le cadre est précisément national.

... Sarre

Les sentiments d'appartenance sont donc multiples et ils coexistent, enchâssés, plus qu'ils ne se contredisent. La tentative de rattachement au championnat de France de seconde division du FC Sarrebruck en 1949 montre comment les identités régionales et nationales sont parfois redondantes et complémentaires. En 1947, la Sarre fut confiée au gouvernement militaire français et l'objectif défini par Georges Bidault était de l'insérer progressivement au tissu national français. À ce titre, l'assimilation du football sarrois pouvait contribuer à la réussite de la « politique française en Sarre ». Mais le 19 juillet 1949, trois jours après que le ministre-président de Rhénanie-Palatinat eut affirmé le caractère allemand de la région voisine, la Fédération française de football refusa l'intégration du FC Sarrebruck (« Les Sarrois ne sont pas Français »). Dès 1951, le club rejoignit le championnat d'Allemagne, dont il disputa la finale l'année suivante contre le VfB Stuttgart. Les dizaines de milliers de Sarrois qui se pressèrent dans le stade de Ludwigshafen anticipaient en réalité l'intégration politique de la Sarre à la RFA en 1957 (4).

(3) E. Archetti, « Tango et football dans l'imagerie argentine », *Sociétés & Représentations*, n°7, 1998, pp. 117-128.

(4) P. Lanfranchi, « Le football sarrois de 1947 à 1952. Un contre-pied aux actions diplomatiques », *Vingtième siècle*, n°26, 1990, pp. 59-65.

Standards sportifs et résistances culturelles

Football gaélique contre football anglais, base-ball contre cricket

L'entrelacs du football, de l'identité nationale et de la modernité n'est pas pour autant universel. Beaucoup de sociétés ont utilisé d'autres sports pour cimenter le sentiment national. En Irlande, par exemple, la *Gaelic Athletic Federation*, dominée par l'Église catholique, codifie et institutionnalise le football gaélique qui devient très populaire dans les comtés ruraux de l'île à la fin du XIX^e siècle. Les ouvriers de Dublin et de Cork se laissant tenter par le football, elle menace d'exclusion quiconque pratiquerait un sport anglais. La fonction identitaire assignée au football gaélique présente certes un risque d'isolement sportif, mais un risque assumé. La logique de contrôle des pratiques sportives s'inscrit en effet dans la lignée des actions menées par la *Irish Land League* contre le fermier Charles Boycott entre 1879 et 1881 (5). À la fin du XIX^e siècle, le football n'a pas non plus réussi à pénétrer l'espace sportif des États-Unis en raison du succès de pratiques éminemment américaines, malgré les origines anglaises, le base-ball et le football américain. Dans un contexte d'opposition culturelle (l'image que les États-Unis avaient d'eux-mêmes était celle d'un pays non européen voire antieuropéen), les sports d'outre-Atlantique naissent en se distinguant de leurs ancêtres anglais, devenant des marqueurs de l'identité de la jeune Nation (6). Ainsi, le base-ball, censé avoir été inventé par Abner Doubleday en 1839, « fut systématiquement défini comme un anticricket : plus rapide, plus vivant, plus difficile, exigeant plus d'intelligence et d'initiative individuelle » (7). Si le *soccer*, nom qui marque l'étrangeté du jeu, connut un début d'expansion durant l'entre-deux-guerres, c'était le fait de la dernière grande vague d'immigration, non encore assimilée.

Acculturation des pratiques sportives : mimétisme...

Dans le reste de l'Empire, le sport fut un vecteur efficace de transmission des standards britanniques. Il constitua une ressource pour asseoir la domination sur les élites autochtones en Inde, en Afrique ou dans les Antilles anglaises. À la Barbade par exemple, l'introduction du cricket avant la Première Guerre mondiale était considérée par les Anglais comme le meilleur rempart contre les velléités de changement social et politique (8). Néanmoins le sport représenta le moyen d'affirmer une indépendance à l'égard de la puissance extérieure par la recherche de l'affrontement dans le domaine le plus intime de l'ingérant. Lorsque, en 1950, à Kingston, une sélection antillaise de cricket remporta un test-match contre l'Angleterre, une partie de la classe politique

y vit la confirmation que les *West Indies* étaient armées pour une émancipation immédiate. Les auteurs anglo-saxons donnent toujours un reflet particulier aux confrontations entre *natives* et représentants de la puissance coloniale. Cela indique que l'enjeu culturel était de taille à décupler les forces des uns et des autres mais sanctionne aussi l'hégémonie culturelle britannique sur ses anciens *dominions*. La carte des *cricket playing nations* se superpose *grosso modo* à celle du Commonwealth. Les tournées de l'équipe anglaise outre-mer, qui répondaient aux visites de celles du Pakistan, d'Inde, du Sri-Lanka, d'Australie, etc., délimitaient le périmètre d'une *koinè* (communauté ou langue commune) culturelle, elle-même prélude à une construction politique qu'elle contribuait à enraceriner et à légitimer.

... ou réinvention des règles

Toutefois, les mécanismes de l'acculturation ne relèvent pas toujours de ce modèle mimétique. *Trobriand Cricket*, film documentaire de Jerry Leach et de Gary Kildea réalisé en 1974, montre comment les habitants des îles Trobriand, situées sur la côte de Papouasie-Nouvelle Guinée, ont réinventé le cricket. Contrairement à ce qui s'est passé en Inde ou dans les Caraïbes, où l'on suit les règles d'origine, les différentes phases du jeu sont ici entrecoupées de mimes et de parodies, chaque point marqué étant salué par des danses et des musiques (9). Au Japon, la pratique massive du base-ball semble à première vue une conséquence de l'acceptation par les Japonais de l'américanisation du pays, synonyme de libération des fantômes du passé. En réalité, les joueurs doivent respecter un ensemble de règles non écrites et implicites, inspirées des codes de conduite des guerriers *bushido*, telles que la loyauté, la discipline, une grande simplicité, la discrétion, la modestie, l'acceptation de la hiérarchie, l'obéissance absolue et la soumission à l'équipe. Ce sport importé a été réinvesti de valeurs spécifiquement japonaises. La manière de jouer au base-ball au Japon indique ainsi une résistance culturelle à l'emprise des États-Unis (10).

(5) F. O'Toole, *Black Hole, Green Card*, Dublin, New Island, 1994.

(6) F. Archambault, L. Artiaga, « Balle au panier et impérialisme boomerang », dans F. Archambault, L. Artiaga, P.-Y. Frey (dir.), *L'aventure des « grands » hommes. Études sur l'histoire du basket-ball*, Limoges, Pulim, 2003, pp. 7-17.

(7) A. Markovits, « Pourquoi n'y a-t-il pas de football aux États-Unis ? L'autre "exceptionnalisme" américain », *Vingtième siècle*, n°26, 1990, pp. 19-36.

(8) H.-M^eD. Beckles, B. Stoddart (dir.), *Liberation Cricket. West Indies Cricket Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1995.

(9) A. Wiener, « Review of Trobriand Cricket », *American Anthropologist*, vol. 79, 1977, pp. 506-507.

(10) Voir R. Whiting, *The Chrysanthemum and the Bat. The Game the Japanese Play*, Tokyo, Permanent, 1977 et D. Roden, « Baseball and the Quest for the National Dignity in Meiji Japan », *American Historical Review*, n°3, 1980, pp. 511-534.

Football et affirmation nationale dans l'Afrique des indépendances

Le cas français est différent : pour les officiers coloniaux français, le sport ne constitua que marginalement une pratique civilisatrice nécessaire à l'affirmation d'une identité sociale. En Algérie, par exemple, avant la Seconde Guerre mondiale, le football ne remplissait pas de fonction explicite d'intégration. La confrontation est même refusée. Ainsi, en 1928 et 1936, des circulaires du gouverneur général de l'Algérie interdisent les matchs entre Européens et Algériens (11). Elles sont abrogées en 1947 : les autorités politiques s'efforcent de fonder la pleine légitimité d'une Algérie française en butte à la contestation en donnant des exemples d'intégration fraternelle. Le FLN ne s'y trompe pas et ordonne en avril 1958 à dix joueurs professionnels du championnat de France originaires d'Algérie de rejoindre Tunis pour former une équipe. Ils deviennent des héros du mouvement de libération et mettent en lumière le caractère symbolique du sport dans la constitution des identités nationales. Comme le note Pierre Lanfranchi, l'immense popularité dont jouit Rachid Mekloufi en Algérie « relève davantage de l'imaginaire que de la participation des foules algériennes rassemblées dans les stades pour vibrer au spectacle de ses exploits » (12). Ailleurs, dans l'Afrique noire post-coloniale, l'union de la nation s'incarne également dans les équipes nationales, que ce soit dans le Ghana de Kwame Nkrumah avec le Black Star ou dans la Guinée de Sékou Touré avec le Syli. « Plus qu'en tout autre occasion, la fierté nationale s'est souvent exprimée en Afrique lors de rencontres sportives », analyse Hélène d'Almeida Topor (13).

Fierté et prestige nationaux

Les rivalités sportives sur le théâtre international

Ces sentiments de fierté sportive qui fortifient la cohésion d'un pays ont besoin pour s'exprimer d'un théâtre international, car l'identité se définit par opposition à l'autre. Les diverses compétitions mondiales apparues au cours du XX^e siècle fournissent la scène sur laquelle se rehausse ou s'affaiblit le prestige des nations. On situe généralement l'entrée dans l'ère des rivalités sportives en 1920, lorsque les gouvernements français, belge et britannique exigèrent de leurs comités olympiques respectifs qu'ils interdisent aux athlètes des anciennes puissances centrales (l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie) de participer aux Jeux olympiques d'Anvers. Dès lors, les sportifs deviennent les représentants d'une nation plus que des concurrents individuels. À ce titre, ils contribuent à la fabrication et à l'évolution des images

de leur pays. L'ambassadeur d'Italie en France, Pietro Quaroni, se souvient ainsi de la sentence assénée par le client d'une boucherie de la rue de Varenne en 1948 : « L'Italie se relève d'une manière extraordinaire, voyez comme elle a gagné le Tour de France », après la victoire de Gino Bartali dans l'épreuve cycliste reine (14). Les images sportives positives permettent de forger des mythes, eux-mêmes utiles pour bâtir des identités. Ainsi certains historiens d'outre-Rhin se plaisent-ils à dater la fondation de la RFA non pas en 1949 mais en 1954, quand l'épopée de la *Wunder von Bern* (la victoire de l'équipe ouest-allemande dans la Coupe du monde de football organisée en Suisse) aurait légitimé la nouvelle République en suscitant l'adhésion populaire qui lui manquait. À l'inverse, illustrant le poids de l'image de soi à l'étranger et des stéréotypes négatifs, le général de Gaulle, après le soufflet des Jeux olympiques de Rome (la France n'y avait obtenu aucune médaille d'or), lance une politique de « sportivisation » de l'Hexagone, qui passe par une transformation en profondeur des contenus de l'éducation physique et la volonté affichée de faire émerger une élite athlétique (15).

Des systèmes de représentation appuyés sur la mémoire, mais aussi porteurs d'espérances

Ces flux d'images alimentent des systèmes de représentation d'une grande stabilité. Chaque pays cherche à établir un corpus historique dans lequel puisse puiser la communauté nationale. Les actes fondateurs sont datables, les héros, que les héros transfigurent en mythes, sont célébrés, les événements sont narrés. Les systèmes symboliques ainsi élaborés sont plus ou moins achevés, plus ou moins solides. Le plus singulier demeure sans conteste celui britannique : si abouti qu'il se suffisait à lui-même, si indifférent à l'image de l'autre chez soi et à l'image de soi chez l'autre qu'il en choisit l'autarcie. Ainsi les Anglais se désintéressèrent-ils longtemps de leur équipe nationale et de ses exhibitions triomphantes contre les continentaux, simples piqûres de rappel du juste ordre des choses et de leur évidente supériorité. Aussi délaissèrent-ils les premières coupes du monde, leurs championnats étant chose plus sérieuse. Le bel

(11) Voir Y. Fatès, *Sport et Tiers Monde*, Paris, PUF, 1994.

(12) P. Lanfranchi, « Mekloufi, un footballeur français dans la guerre d'Algérie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 103, 1994, pp. 70-74.

(13) H. d'Almeida Topor, *Naissance des États africains*, Paris, Casterman, 1996, p. 63.

(14) P. Quaroni, *Il mondo di un ambasciatore*, Milan, Ferro, 1965, p. 253.

(15) Voir J.-L. Martin, *La politique de l'éducation physique sous la V^e République. 1, L'élan gaullien, 1958-1969*, Paris, PUF, 1999. À ce sujet la caricature de Jacques Faisant parue dans *Le Figaro* du 1^{er} septembre 1960 est restée fameuse : on y voit le général de Gaulle en survêtement, avec la légende « Dans ce pays, si je ne fais pas tout moi-même ! »

agencement prit fin en novembre 1953, lorsque la Hongrie écrasa l'Angleterre à Wembley 6-3, événement fondamental dans la prise de conscience d'un déclin plus général.

Si ces systèmes de représentation s'ancrent dans le passé sous la forme de la mémoire, ils se réfèrent aussi au futur sous la forme de l'espoir. Le sport national est souvent celui qui permet ou dont on espère qu'il permettra de tenir un rang d'excellence sur la scène sportive mondiale. Et les changements de paradigme ne sont pas rares : la domination exercée par le Pakistan en hockey sur gazon, source de prestige bien qu'il n'ait que peu d'adeptes, prit fin en 1970 face à l'Australie. Du coup, le cricket, sport le plus pratiqué, le supplanta dans l'imaginaire collectif comme sport national. Au même moment, un phénomène identique s'observe en Grèce avec le passage du football, aux résultats médiocres, au basket-ball, bien plus satisfaisant. La diversification de l'offre sportive augmente les possibilités et autorise des stratégies de spécialisation, comme les Éthiopiens et les Kenyans qui jettent leur dévolu sur les courses de fond et de demi-fond. Les systèmes de représentation ne sont donc pas éternels. Mais là n'est pas l'important : les circulations d'images et de stéréotypes sportifs ont surtout pour fonction de conforter ou de créer sa propre identité au sein d'un paysage symbolique mondial. Les défauts de l'étranger sont souvent des faire-valoir des qualités que l'on s'arroe, car comme le notait Robert Frank : « l'image de l'autre est souvent un prétexte qui renvoie à l'image ou à la contre-image de soi. Voilà pourquoi tout ne peut pas être négatif chez l'autre puisque l'on y met du sien » (16).

Lorsque Don DeLillo évoque le match de base-ball « légendaire » qui opposa en 1951 à New York les Giants aux Dodgers, il établit une comparaison avec un événement historique majeur de l'Amérique contemporaine, la mort de John F. Kennedy : « *Quand J. F. K. a été assassiné, les gens sont rentrés chez eux. Nous regardions la télé dans des pièces sombres et nous parlions au téléphone avec des amis et des proches. Nous étions tous seuls et isolés. Mais quand Thompson a frappé la fameuse balle, les gens se sont précipités dehors. Ils voulaient être ensemble. C'est peut-être la dernière fois que les gens sont spontanément sortis de chez eux pour quelque chose. Quel effarement, quel saisissement. Comme une note de bas de page à la fin de la guerre* » (17). L'impact du phénomène sportif

sur la psyché nationale tiendrait ainsi à la spontanéité de l'adhésion qu'il suscite, autant qu'à l'aspect fondamentalement grégaire de sa manifestation, qui tranche avec l'atomisation entraînée par la mort de Kennedy évoquée par le romancier. DeLillo estime cependant que le match Giants-Dodgers représente la « dernière » manifestation de ce type, comme si la seconde moitié du XX^e siècle n'avait pas été marquée aux États-Unis par des événements sportifs impliquant la nation tout entière. Selon certains, la circulation accrue de joueurs entre les continents, expliquerait l'asthénie et la dilution de la force du sentiment d'attachement aux équipes. Le processus de patrimonialisation qui touche le sport témoigne toutefois de son inscription dans l'histoire des communautés. Si récemment, l'Australie a élevé le tennisman Mark Philippoussis au rang de « Trésor national », l'existence en France d'un Musée national du sport, ou celle des *Halls of Fame* dédiées outre-Atlantique aux ligues américaines de basket-ball, de base-ball, de football et de hockey montre que la vitalité du mouvement sportif tient aussi aux ancrages identitaires qu'il cultive, à sa capacité à transformer des péripéties en souvenirs communs et des sportifs en symboles nationaux. Inscrit dans l'histoire intime des pays autant que dans le quotidien de ceux qui y vivent, le sport joue ainsi le rôle de liant, entre conationaux, mais aussi entre les hommes et leur nation. ■

Fabien Archambault,
Université Grenoble 2 ;
Loïc Artiaga,
Université de Limoges

(16) R. Frank, « Images et imaginaires dans les relations internationales de 1938 à nos jours : problèmes et méthodes », *Les cahiers de l'IHTP*, n°28, 1994, pp. 5-11.

(17) D. DeLillo, *Outremonde*, Paris, Le Livre de poche, 2004 (1997), p. 113.